

## Héroïnes en tous genres

Emmanuel Aquin, *La Pingouine*, Montréal, Point de fuite, 2001, 284 p., 16,95 \$.

Denyse Delcourt, *Gabrielle au bois dormant*, Laval, Trois, 2001, 184 p., 20 \$.

Isabel Vaillancourt, *Les enfants Beudet*, Hull, Vents d'Ouest, 2001, 214 p., 19,95 \$

André Brochu

Numéro 104, hiver 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38019ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (2001). Compte rendu de [Héroïnes en tous genres / Emmanuel Aquin, *La Pingouine*, Montréal, Point de fuite, 2001, 284 p., 16,95 \$. / Denyse Delcourt, *Gabrielle au bois dormant*, Laval, Trois, 2001, 184 p., 20 \$. / Isabel Vaillancourt, *Les enfants Beudet*, Hull, Vents d'Ouest, 2001, 214 p., 19,95 \$]. *Lettres québécoises*, (104), 24–25.

Emmanuel Aquin, *La Pingouine*, Montréal, Point de fuite, 2001, 284 p., 16,95 \$.  
 Denyse Delcourt, *Gabrielle au bois dormant*, Laval, Trois, 2001, 184 p., 20 \$.  
 Isabel Vaillancourt, *Les enfants Beaudet*, Hull, Vents d'Ouest, 2001, 214 p., 19,95 \$.

# Héroïnes en tous genres

*Une femme (aux femmes), une adolescente et une gamine sont au cœur de trois romans écartelés entre le réel, le mystère et le drame policier. Comment s'y retrouveront-elles ?*

ROMAN  
 André Brochu



**A**TRENTE-TROIS ANS, EMMANUEL AQUIN signe son dixième livre et promet d'être aussi prolifique que Frédéric Dard, avec qui il n'est pas sans présenter des ressemblances. *La Pingouine* est un thriller pas sérieux du tout, fortement pimenté de délires porno et qui entretient avec la littérature des rapports assez pervers.

## Uve Vavum, agente double

L'intrigue est axée sur une histoire de clonage humain, celui d'Uve Vavum elle-même, l'« agente secrète » qui en est le personnage principal. Le thème de l'identité, moderne et bien à la mode, apporte une dimension vaguement intellectuelle au récit. D'autre part, les titres des chapitres sont repris à quelques grandes œuvres de la littérature occidentale : celles des

Céline, Proust, Vian, Sartre ou Balzac, et à de moins grandes, comme ces *Mémoires d'un tricheur* de... Sacha Guitry. Voilà, certes, une façon de mettre la littérature en cause, mais de façon parfaitement désinvolte et sans procès plus poussé. Chaque époque réinvente l'écriture, et il y a sans doute quelque chose de cette ambition dans le projet d'Aquin, mais, cette fois, la décadence est au programme. Peut-être faut-il passer par là.

Oui, passer par là. Car, même si les apparences littéraires se dérobent au profit d'un ludisme très poussé, on est tout de même rejoint, au cours de la lecture, par certains aspects qui ne sont pas étrangers à l'art. Par exemple, la complexité de la composition, nullement évidente au début du livre, finit par s'imposer, en particulier grâce à ces sept tranches des *Mémoires d'un tricheur* qui composent, au sein du roman, un contre-roman finalement éclairant ; et grâce à une intrigue qui, multipliant les pistes, donne une consistance à ce qui, autrement, ne serait qu'un jeu sans intérêt.

Quant à l'érotisme, qui privilégie les batifolages saphiques, il est servi par une imagination vigoureuse et un langage fluide, souvent amusant malgré les jeux de mots un peu faciles. Me permettra-t-on de citer cette phrase : « Sans plus tarder, elle taquine le trou du cul truculent qui se dandine au bout de ses lèvres, amusée par cet attouchement impossible. » (p. 204) Taquin Aquin ! Les mots chantent si bien qu'on ferme le nez sur le reste. Une invention verbale indéniable accompagne presque toujours l'évocation du centre de gravité sexuel : « cet obèse obus qui pèse entre ses cuisses »

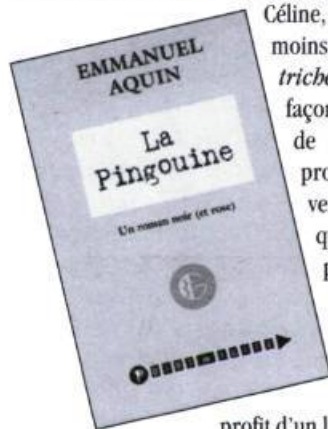
(p. 33), une « péninsule pénienne » (p. 26), « une bête à bite » (*id.*), « [elle] a sifflé du nez en sentant cette paluche lui farfouiller la fanfre-luche » (p. 256). Voilà de bons exemples de ces « sexercices de style » qui qualifient dans son titre même un livre précédent, *La chambranleuse*.

Parce que le livre d'Aquin est réussi en son genre (ô tautologie !), il pose une vraie question à la littérature : celle-ci peut-elle n'être *que* cela, ce divertissement, ce ballet de marionnettes lubriques aux antipodes de l'humanisme, des valeurs intellectuelles lourdes, des compassions à la mode ? Au lecteur d'en décider.

## Gabrielle enchantée

Merveilleux, ce roman de Denyse Delcourt qui, pour un coup d'essai, manifeste une maîtrise remarquable. Maîtrise de l'inspiration notamment, car le sujet de *Gabrielle au bois dormant* suppose l'invention d'un équilibre délicat entre un climat de féerie qui pourrait rappeler *Le Grand Meaulnes*, avec ce paysage du Palus où les eaux et les forêts fournissent leur décor à la grande sensibilité amoureuse des seize ans, et une réalité où s'entrecroisent les points de vue de nombreux personnages, pas tous complices de l'enchantement où Gabrielle, la jeune et belle héroïne, s'est enfermée. Est-elle morte vulgairement d'asthme, cette grande amie de la narratrice, ou plutôt de la disparition de son amant, le « frère sauvage », le loup aux yeux ambrés, maître du Manoir dont les pièces innombrables regorgeaient de trésors ? Au sujet de ce lieu fascinant, comme du caveau qui lui fait pendant, la narratrice entretient un doute qui rappelle la définition que Tzvetan Todorov donnait du fantastique : une oscillation entre le merveilleux (ou fantastique irréductible) et l'étrange (qui trouve son explication dans la réalité).

Il n'y a pas que l'énigme de Gabrielle, morte d'amour ou de fatalités physiologiques, il y a aussi ceux qui l'entourent, parents, frères et sœurs, amis et amies, tout ce monde du Palus qui est une sorte de paradis de l'enfance avec ses génies et ses fées pas toujours conformes aux modèles courants. Ainsi, Éveline, la mère de Gabrielle, est une femme aux mœurs légères qui traite de très haut son mari, lequel élève en secret une deuxième famille. L'un des frères, Marc, est un joyeux cambrioleur qui couvre sa



mère et le reste de sa famille de présents somptueux. Tout ce monde aux attraits puissants, qui défie la logique et la morale courantes, est-il l'invention de Jacqueline, qui ne dévoile que peu à peu ses secrets, ou une représentation digne de foi ? Et les témoignages des autres habitants du Palus, réunis trente-quatre ans après les événements tragiques, corroborent-ils la version de Jacqueline ou l'infirmement-ils ?

L'énigme reste énigme, mais on admire la précision avec laquelle elle est construite, et la précision concurrente des portraits de personnages qui lui donnent sa consistance. Tous ces êtres, qui pourraient se perdre dans une sorte de généralité, vivent intensément et chacun selon sa nature. À travers ce foisonnement des présences et des souvenirs, cette évocation de l'univers de l'enfance perdu, c'est une humanité aimante et inquiète qui s'affirme, attachée à ce qui subsiste de primitif en chacun, l'odeur des bois ou de l'eau souveraine, le goût de la beauté et du mystère. La magie des seize ans et le rêve d'amours plus grandes que la vie.

On dirait Anne Hébert, en plus tendre — humanisée par Gabrielle Roy...

## La confession de Rose

Venue assez tard à la littérature, mais pleine d'ardeur au rattrapage ; produit-étoile du camp littéraire Félix, Isabel Vaillancourt manifeste, dans *Les enfants Beaudet*, son talent vigoureux, qui n'est pas étranger à un grand sens des êtres, de la vie, et au courage qui les accompagne nécessairement.

La littérature, pour cette écrivaine, est une chose sérieuse, ce qui n'empêche pas l'humour. La désinvolture, si, et nous sommes certes aux antipodes de *La Pingouine* !

Ce que raconte Rose, seize ans, est passablement envoûtant. C'est l'histoire d'une famille, et surtout de quatre enfants qui, ensemble, font front commun contre le malheur. La mère est une femme sympathique, serveuse dans un restaurant, et le père, le plus souvent absent, homme velléitaire et bambocheur, est manifestement la cause des déboires communs. La misère, donc, est au rendez-vous et détermine les

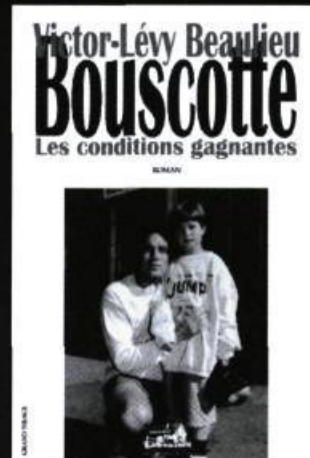
déplacements picaresques, depuis Rouyn

jusqu'en des municipalités de plus en plus perdues. Mais on assiste surtout au déroulement sur plusieurs jours d'une confession, faite par une enfant à un homme qu'elle croit être un prêtre — en réalité un policier, ou un psychologue, ou les deux. Après une longue accumulation de vétilles qui témoignent plutôt de l'élémentaire besoin de survivre (on se rappelle le vol d'un pain par Jean Valjean voulant nourrir sa famille), on aboutit à un vrai meurtre dans lequel ont trempé les quatre jeunes protagonistes. Je ne veux pas vendre la mèche, mais ce meurtre, il faut le dire, ne remet pas en cause l'intégrité humaine des enfants. Seulement, il s'impose comme un coup de tonnerre deux pages seulement avant la fin, et oblige le lecteur à réinterpréter beaucoup d'éléments antérieurs. Il peut même sembler artificiel, tant sa position en fin de confession relève d'un certain opportunisme narratif.

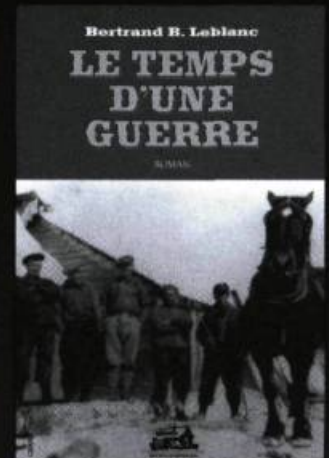
En somme, le roman est fort intéressant par le déploiement de toute une logique enfantine en prise sur la réalité sociale, il est émouvant et drôle, mais la stratégie narrative qui le sous-tend, malgré des côtés ingénieux, est quelque peu problématique.



# PASSEZ TOUT VOTRE TEMPS À LIRE!



Le tome deux de la saga de VLB est disponible partout!



Un grand vent de passion souffle d'Amqui, P.Q.!

Le premier recueil de textes traditionnels de Michel Faubert

«Des chefs-d'œuvre de notre culture.»  
Michel Garneau



Une nouvelle collection: ÉCRIRE

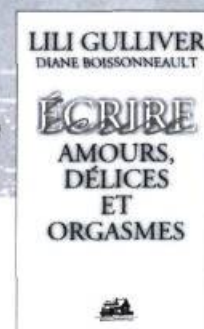
Découvrez pourquoi et comment écrivent nos auteurs

François Barcelo  
En toute liberté

Madeleine Gagnon  
Mémoires d'enfance

Philippe Haec  
Dis-moi ce que tu trouves beau

Lili Gulliver  
Amours, délices et orgasmes



Raoul Duguay  
Entre la lettre et l'esprit

Gabrielle Gourdeau  
Mais z'encore?

Hugues Corriveau  
Pour et parce que

Lise Bissonnette  
Des lettres et des saisons

ÉDITIONS TROIS-PISTOLES

SÉRIE SANSÉRIF

Distribution exclusive: Agence de distribution populaire